

TRIBUNE LIBRE

Entretien avec Hélène Nocton¹

Hélène Nocton, Responsable de la bibliothèque de l'Institut Henri Poincaré, a reçu le 6 juin 1997 le Cristal du CNRS.

Propos recueillis par Martin Andler

Vous avez commencé votre carrière d'emblée dans le milieu des mathématiques ?

Oui. Je ne me destinais pas du tout à ça. J'ai eu une éducation assez stricte : j'étais faite pour me marier, j'ai donc appris la cuisine, à recevoir, à broder... Les études n'avaient pas beaucoup d'importance. J'ai quand même suivi des cours de secrétariat : je me destinais à être professeur de comptabilité. Puis il s'est trouvé en 1959 que la secrétaire de Jean Delsarte² s'est mariée. Delsarte, désespéré, cherchait quelqu'un. Le poste vacant m'a été proposé par une relation commune. Le critère essentiel était d'avoir une « bonne éducation ». Il avait besoin de quelqu'un tout de suite. Poussée par mes parents : « dans un milieu très bien, tu sais, il ne faut pas hésiter », j'ai interrompu mes études.

Hélène Nocton

¹ Entretien réalisé au mois de décembre 1997.

² Jean Delsarte, membre fondateur de Bourbaki, était professeur, à l'université de Nancy.

C'était déjà au CNRS ?

Oui. Je suis entrée, au CNRS en 1959, en octobre 1959. C'est assez drôle, d'ailleurs parce que le CNRS et moi sommes nés en 1939.

Vous étiez la secrétaire de J. Delsarte. Il était encore doyen ?

Il avait été doyen, il ne l'était plus. Je suis entrée sur un poste attribué pour aide individuelle à Bourbaki, qui était officiellement à Nancy.

Et Delsarte...

... était le président de l'association. Mais on ne m'a pas beaucoup parlé de Bourbaki quand j'ai été embauchée ; il y avait tout le secrétariat du département de mathématiques à assurer et Bourbaki.

Cette période à Nancy a duré jusqu'en ?

1964. Delsarte avait eu des problèmes graves de santé. Il était parti comme directeur de la maison franco-japonaise à Tokyo. Mais il dirigeait toujours la gestion de Bourbaki depuis Tokyo. Quand je lui ai annoncé que je me mariaais, il a immédiatement écrit à Bourbaki que je devais être remplacée.

Son idée était que, naturellement, vous ne pouviez continuer à travailler une fois mariée ?

Exactement. Mais J. Dixmier m'a téléphoné pour me demander si je voulais continuer à Paris, parce que mon mari travaillait à Paris. J'ai dit : « bien entendu ». Cela m'a fait réellement plaisir de pouvoir partir en conservant mon travail ; autrement j'aurais demandé une mutation. C'est comme ça que je suis arrivée à Paris avec les valises de Bourbaki.

A cette époque, de toute façon, le centre de gravité de Bourbaki s'était déplacé vers Paris.

Il n'y avait plus personne de Bourbaki à Nancy. Mon déménagement a donc permis au secrétariat de Bourbaki de s'installer à Paris.

A l'École normale supérieure ?

M. Cartan était le directeur des études mathématiques à l'ENS. Il m'a trouvé un petit bureau et m'a installé là.

En 64 le centre de mathématiques de l'École normale était tout petit. Il y avait Cartan. . .

J.-J. Sansuc et aussi A. Gramain, agrégés-préparateurs et Mlle Nicole Marc³, qui est arrivée en même temps que moi comme secrétaire de H. Cartan. On a du mal à imaginer aujourd'hui le dénuement dans lequel nous vivions pour certaines choses. En 1959, à Nancy, j'avais une chaise en bois avec 2 ramettes de papier pour chaise de dactylographe. Pour Noël, j'ai obtenu une chaise. Quand je suis arrivée à Paris, j'ai demandé du papier à lettre. H. Cartan m'a répondu : « mais qu'allez-vous faire avec ce papier à lettre ? ». Une autre fois, il m'a demandé si je pouvais partager ma paire de ciseaux avec Mlle Marc. J'ai toujours entendu J. Delsarte dire « nous autres mathématiciens nous n'avons besoin de rien, à part du papier et des crayons ». D'ailleurs les demandes de crédit étaient toujours modestes. Presque tous les crédits passaient pour les besoins de la bibliothèque et quelques missions. Mais globalement, nous avions très peu de crédits par rapport aux physiciens.

Il a fallu encore une bonne quinzaine d'années avant que les mathématiciens ne s'avisent qu'on pouvait demander plus et qu'on pouvait obtenir plus — et que c'était utile ! Mais revenons à ce que vous faisiez pour Bourbaki.

Pour Bourbaki à l'époque, le travail essentiel consistait à taper les rédactions successives et le compte rendu des congrès. On ne me demandait pas de m'occuper de la préparation des congrès. Il fallait que les rédactions soient prêtes au jour et à l'heure.

Mais qui vous a appris à taper les mathématiques ?

Personne. J'étais très timide. Je n'aurais jamais osé demander à quelqu'un, sauf à J. Delsarte de temps en temps. Si je n'arrivais pas à lire un texte, j'allais demander à « Monsieur Le Doyen ». Mais la plupart du temps, il fallait se débrouiller soi-même. Les six premiers mois j'ai cru devenir folle. Mais je suis opiniâtre et j'y suis arrivée. Les premières rédactions étaient horribles : l'alphabet grec, les signes mathématiques. . . A partir du moment où j'ai trouvé dans le livre de théorie des ensembles de Bourbaki ce que voulaient dire les signes mathématiques, c'est devenu beaucoup plus facile. Au début, je ne savais pas lire ce que je dactylographiais. Alors je me disais des choses comme : « petit fourbi + petit fourbi = moyen fourbi ». A partir du moment où vous savez lire ce que vous faites, même sans comprendre, c'est déjà autre chose. . .

L'autre difficulté était de comprendre l'organisation générale du traité. Les rédactions Bourbaki étaient classées par livre. Il fallait comprendre à quoi correspondait quoi. Tous les six mois, un samedi, je rangeais les rédactions chez J. Delsarte, avec lui, dans des boîtes d'archives.

Mais le travail de Bourbaki était quelque chose d'extrêmement ingrat. Fatigant et démoralisant parce qu'il fallait aller très vite. Il fallait que cela soit fait le jour convenu et en le faisant on savait que huit jours après le congrès tout serait à refaire. Il y a un chapitre que j'ai tapé quinze fois. A la quinzième

³ Nicole Marc a été la secrétaire du centre de mathématiques de l'ENS de 1965 à 1986.

fois J.-P. Serre me téléphone en me disant : « arrêtez tout, je ne comprends plus rien ! » Donc on a remis cela en chantier. Le matériel était relativement vétuste : la machine à écrire avait un ruban qu'il fallait régulièrement rembobiner, le tirage des rédactions se faisait sur une machine à alcool.

Et le séminaire Bourbaki ?

Au début, à Nancy, je ne m'occupais pas du tout du séminaire. C'était P. Belgodère⁴ qui s'en occupait à Paris. C'est quand je suis arrivée à Paris que J.-P. Serre, responsable du séminaire, est venu me dire : « Madame, nous aimerions bien que vous vous occupiez du séminaire ».

Vous avez vu plusieurs générations de bourbakistes. Si je calcule bien, quand vous avez commencé à Nancy, J. Delsarte était président de l'association mais il avait dépassé la limite d'âge.

Je n'ai fait qu'effleurer la première génération : ils avaient tous dépassé la limite. Mais comme ils continuaient un peu au delà, je les ai quand même connus. Par exemple J. Dieudonné : c'était effrayant, il était colossal physiquement et colossal par le travail qu'il pouvait fournir.

Entre les générations, vous avez senti des coupures ?

A chaque génération ça c'est produit. J'avais d'ailleurs dit à J.-L. Verdier quand le groupe qui est arrivé avec lui est parti, qu'ils n'avaient pas recruté de jeunes suffisamment tôt. Il y a eu une coupure entre les générations. Après la première génération aussi.

En 1979, vous avez changé : vous avez quitté Bourbaki pour aller à la SMF.

Au bout de vingt ans de Bourbaki j'ai éprouvé le besoin de changer. Tous les ans, j'écrivais « au maître », au moment du grand congrès pour lui faire part de mes doléances. Cette fois-là, j'ai écrit que j'étais fatiguée de faire toujours la même chose. On refait sans cesse et puis rien n'aboutit... J'ai dit au maître que je souhaitais trouver un autre poste. Je n'étais pas pressée. Mon travail à Bourbaki, un peu fastidieux, me permettait de mieux pouvoir me consacrer à mes trois enfants. Quand ils ont été un peu plus grands et sortis de la tendre enfance, je me suis dit que j'allais prendre ma carrière en main et faire autre chose. Quand je suis partie de Bourbaki pour aller à la SMF, j'ai écrit une lettre à tous les membres, y compris aux membres honoraires, en leur disant que je n'allais pas quitter la communauté mathématique, mais que je voulais m'attaquer à d'autres tâches. Laurent Schwartz m'a répondu dans les 48 heures en me disant « bravo, il était temps de faire autre chose ! »

⁴ Paul Belgodère, normalien, agrégé de mathématiques, a fait sa carrière comme ingénieur au CNRS, responsable jusqu'à sa retraite de la bibliothèque de l'IHP de 1949 à 1986.

Vous entrez donc à la SMF comme secrétaire général.

La SMF venait d'être expulsée de l'IHP, comme tous les mathématiciens ou presque. Au début, j'ai été secrétaire du président puis au bout de six mois secrétaire général.

Le président était...

J.-L. Koszul, qui a été remplacé par M. Berger aussitôt après. Le trésorier était Jean-Louis Nicolas. M. Berger voulait un secrétariat qui soit vraiment rémunéré par la SMF.

Jusque là, c'était P. Belgodère qui était le secrétaire de la SMF ?

Bénévole — avec l'aide bénévole de Denise Lardeux. En quittant l'IHP, nous avons d'abord été hébergés par Paris 7, puis nous nous sommes retrouvés à l'ENS.

Empilés dans un seul bureau ?

Oui au début. Et vous savez, c'était un exploit. Nous étions quatre dans ce bureau. Quand le président arrivait, une de nous devait rester debout ! A la SMF on entend toujours dire qu'on va faire comme l'AMS. Mais il y a deux cent quarante employés à l'AMS. La comparaison me fait penser à la fable de La Fontaine. C'est la même chose pour la London Mathematical Society. J'ai vu leurs bureaux, leur immeuble, c'est immense ; ils sont très nombreux. On ne peut pas exiger de faire la même chose avec nos moyens.

Malgré ces difficultés matérielles, ça a été une très bonne période pour moi. C'était extrêmement intéressant, très varié. Les problèmes étaient vus à un degré au dessus. Bourbaki était quand même un groupe fermé, où je voyais les choses par un petit bout de la lorgnette. Tandis qu'à la SMF on voyait les choses du point de vue national. Il y avait aussi les problèmes d'édition. Le travail était un vrai travail d'équipe, avec un bureau, un conseil d'administration, des perspectives, des projets. Dans ces conditions, c'est bien plus facile de travailler, on voit où l'on va. Les décisions sont prises, il faut les appliquer.

A la SMF vous avez passé huit ans ?

De 1979 à 1987... Très peu de temps, je n'ai pas eu le temps de m'asseoir. Il fallait vraiment tout remettre en place.

Pourquoi êtes-vous partie si vite ?

Bernard Teissier, Nicole El Karoui et Michel Hervé s'occupaient de l'IHP. Ils étaient venus me proposer le poste de P. Belgodère, mais je n'avais pas accepté. Après son décès, ils sont revenus me voir : « il faut absolument que vous repreniez sinon tout va disparaître, le poste, la bibliothèque, on ne sait pas ce que cela va devenir. »

Pour quelqu'un de ma génération, l'IHP était le symbole de toute l'indifférence des mathématiciens par rapport aux questions matérielles. Un institut complètement délabré dont la gestion se faisait n'importe comment, qui avait sombré dans une espèce de maniaquerie administrative. . .

Toutes mes collègues me disaient : « tu es folle de reprendre un truc comme ça ! » P. Belgodère s'était enfermé progressivement. . . Mais je ne jetterai jamais la pierre à cet homme. Il s'est laissé engluier et en fait il a été manipulé par la communauté mathématique qui l'a exploité. C'était quelqu'un qui était extrêmement dévoué, qui ne savait pas dire non. Il faisait un travail énorme. La bibliothèque, la SMF. Rien que la SMF, c'est un emploi à temps complet ! Il était au comité national du CNRS, il assurait le secrétariat de plusieurs autres organismes. Et il s'occupait du Bulletin des sciences mathématiques.

Les mathématiciens étaient trop contents de se défaire des corvées.

Absolument. Il était normalien, donc chaque fois qu'un normalien venait lui demander quelque chose, il acceptait de bon cœur. Il se dévouait. La bibliothèque de l'IHP, c'est par manque de moyens et de temps qu'elle s'est dégradée.

Les mathématiciens, qui s'étaient installés à Jussieu, se sont désintéressés de la bibliothèque de l'IHP.

Il y a eu des restrictions de crédits et de personnel. Belgodère n'a pas pu y faire face. Cela-dit, si la bibliothèque n'a pas sombré complètement, c'est grâce à Mlle Lardeux, à son énergie, à son dynamisme. Ce qu'elle a fait est extraordinaire. Et je crois que les mathématiciens ne se sont pas rendus compte de son action.

Quand on m'a proposé l'IHP, j'avais été voir C. Godbillon à Strasbourg — c'était quelqu'un que j'aimais beaucoup — pour lui demander ce qu'il en pensait. Il m'avait dit « si vous arrivez à faire revenir les mathématiciens, si vous arrivez à remettre un peu de vie dans cette maison, ça vaut le coup. Et vous aurez de l'argent à partir du moment où les mathématiciens reviendront à l'IHP. »

Vous acceptez, vous arrivez à l'IHP en 1987-88 et que faites-vous ?

J'ai travaillé avec Nicole El Karoui et Bernard Teissier ; c'était vraiment un travail d'équipe. je faisais des propositions de journées, Nicole et Bernard en faisaient, nous avons toujours travaillé sur le même pied. Les membres de Bourbaki ont été extraordinaire avec moi, en particulier J.-L. Verdier et A. Douady qui nous ont énormément aidés. Je téléphonais à l'un d'eux : « Pouvez-vous organiser une journée IHP ? » Il venait et il le faisait. Chaque fois que j'ai appelé un mathématicien, un membre de Bourbaki, ou un mathématicien avec qui j'avais travaillé à la SMF, chaque fois c'était oui et une journée ou un colloque s'organisait. Si les mathématiciens font confiance au personnel administratif, ils arrivent à avoir des gens dynamisés. Mais on n'arrive pas à avoir des gens dynamisés en les laissant de côté, en disant qu'ils ne sont pas capables de comprendre.

On va venir aux questions sur le travail des personnels administratifs dans quelques instants. Mais revenons encore à l'IHP. Vous avez commencé à y travailler en 1987. En 1990, il y a eu la décision de L. Jospin de donner une grosse subvention pour la rénovation de l'IHP et le décret du 28 février 1990 modifiant son statut.

En 1989, j'ai demandé à ne m'occuper que de la bibliothèque ; je ne pouvais plus faire les deux, il fallait que je me consacre à plein temps à la bibliothèque. Une bibliothèque ne se gère pas comme un secrétariat, c'est un vrai métier, avec des vraies techniques qui évoluent à toute vitesse. Au début, quand j'ai dit que je préférerais m'occuper de la bibliothèque, je pensais « les petites fiches, etc. » Je me suis bien trompée car tous les six mois, les techniques changent.

Vous parlez de l'informatisation ?

L'informatisation n'est pas statique ; ça n'arrête pas d'évoluer. Maintenant, on travaille en réseaux ; il faut être administrateur de réseaux. Le métier de bibliothécaire est difficile car il demande une solide connaissance de l'informatique pour laquelle, ma foi, nous ne sommes pas encore bien préparés. Heureusement, il y a le réseau national des bibliothèques de mathématiques. C'est un réseau d'amitié et aussi un réseau de formation. Si on a un problème, on appelle quelqu'un à travers la France, on trouve une solution ensemble en trois secondes. C'est vraiment extraordinaire. La cellule Mathdoc, depuis un an ou deux assure également une aide précieuse auprès des chercheurs et documentalistes.

Vous êtes le premier ITA⁵ en mathématiques à recevoir le cristal du CNRS. Vous devez avoir beaucoup à dire sur les ITA en mathématiques.

Oh oui !

Les secrétaires (généralement des femmes) travaillent dans un milieu très majoritairement masculin et sur des choses incompréhensibles... C'est peut-être en mathématiques que la distance est la plus grande. Si vous aviez demandé à un moment donné votre mutation, mettons pour un poste dans un centre d'histoire ancienne, est-ce que vous n'auriez pas eu un sentiment très différent ?

Quand c'est à un haut niveau, on en arrive au même point de spécialisation. Par exemple, il m'est arrivé plusieurs fois de travailler avec un groupe de philosophes. C'est presque pire que les maths ! Je ne crois pas que le problème soit là. La différence que je ressens, c'est que le mathématicien s'enferme sur lui-même, dans ses problèmes à lui. Les ITA sont là pour accompagner le chercheur. Quand on fait partie d'un groupe, d'un laboratoire, si l'on veut que les ITA collaborent, il faut leur tendre la main. Il faut que le chercheur explique : « voilà mon projet ». Il ne s'agit pas d'expliquer le détail de ce qu'il fait, mais au moins de dire : « voilà où je veux aller et je compte sur vous pour m'y aider ». Et je crois que les mathématiciens ne font pas toujours cet effort. Il y a bien des conseils de laboratoire, mais les ITA sont à la traîne. J'ai eu la chance de connaître bon nombre de mathématiciens qui se sont mis à notre portée et qui

⁵ Ingénieur technicien administratif.

nous ont permis d'avancer. Je peux en citer : Jean-Louis Loday, par exemple, a pris le temps de nous expliquer les « fractales ». A la SMF il nous expliquait ce qu'il faisait, où il voulait aller etc. C. Houzel. . .

Que faisait C. Houzel ?

Des petits cours de vulgarisation de mathématiques. C. Houzel, quand il était président de la SMF, prenait son temps pour expliquer des choses qui pouvaient être abordées par nous et qui nous nourrissaient. Là on pouvait dire : « vraiment on accompagne le chercheur. » Mais cette démarche est relativement rare.

Revenons à l'attitude des mathématiciens vis-à-vis des ITA.

Les mathématiciens confondent un peu tout ; ils pensent qu'un ITA en mathématiques, c'est systématiquement une secrétaire. Souvent ils ne font pas la différence entre un ingénieur de recherche et un adjoint administratif. Un mathématicien demandera à un adjoint administratif de parler anglais, d'écrire en anglais, de gérer une revue comme si c'était un ingénieur. J'ai tort de généraliser car j'observe un très net changement depuis quelques années.

Comme s'il y avait seulement deux mondes, celui des mathématiciens et celui des secrétaires. . .

Voilà. Deux mondes séparés. Je crois que des efforts de chaque côté devraient être faits. Il n'y a pas si longtemps, j'ai participé à un concours en tant que président du jury. Il y a une secrétaire en chimie qui nous a dit « comme je ne fais plus de frappe technique, je me suis consacrée à autre chose ». Je pense que s'il y avait une meilleure collaboration entre chercheurs et secrétaires, elles pourraient vraiment être des accompagnateurs de recherches. Alors qu'aujourd'hui, comme on n'a plus besoin de secrétaire pour taper les maths — les mathématiciens le font eux-mêmes — les ITA peuvent avoir l'impression qu'on n'a plus besoin d'eux. Mais ce n'est évidemment pas vrai ! le chercheur pourrait très bien demander aux secrétaires de vérifier la bibliographie, de relire les textes pour repérer des fautes de frappe que le chercheur ne voit pas toujours. Il y a des techniques pour relire les épreuves. C'est extrêmement facile à apprendre à quelqu'un. Quand J.-P. Serre m'a confié le séminaire Bourbaki par exemple, il m'a dit que je devrais vérifier toutes les bibliographies des exposés. . . Il m'a montré, comment consulter les « Math reviews ». Cela pourrait être fait par tout le monde.

Ce que vous dites est frappant : J.-P. Serre qui a pris la peine de vous montrer comment on s'y prend. Cela ne s'improvise pas, pour vérifier une bibliographie, il faut apprendre ce qu'il faut vérifier et jusqu'à quel niveau de détail. De façon générale, les mathématiciens restent très individualistes — c'est en partie pour cela qu'ils ont choisi ce métier. Ils ont beaucoup de mal à comprendre que pour entraîner l'adhésion de leurs collaborateurs, il faut leur expliquer ce que l'on veut faire, comment on veut le faire, et quel est le rôle de chacun dans cette démarche-là.

Mais aujourd'hui c'est complètement différent. Les mathématiciens appartiennent à des laboratoires. Cela implique un secrétariat.

A condition que tout le monde prenne la peine de fixer des objectifs généraux. Mais c'est difficile pour un mathématicien de dire je vais démontrer ceci le mois prochain ou l'année prochaine. Un physicien ou un biologiste pourra plus facilement dire « je vais m'intéresser à tel objet » et donc mobiliser son équipe autour de ses objectifs.

Tout groupe organise un séminaire, des congrès, des missions, des voyages. Ca peut très bien être expliqué et débattu. Mais sans porter un jugement. Ce n'est pas mon rôle de porter un jugement scientifique (même si, évidemment, j'entends beaucoup de choses). Il ne faut jamais empiéter sur le travail du chercheur, c'est-à-dire prendre position sur l'aspect scientifique. C'est d'ailleurs souvent là où notre rôle est difficile. Les mathématiciens, dans leur ensemble, sont pris par leurs recherches et délèguent parfois un peu trop leurs responsabilités. Des décisions pourraient être prises à la place des chercheurs. Cela génère une espèce de suspicion entre les chercheurs et le secrétariat.

Parlons un peu des carrières des ITA. Vous avez certainement beaucoup à dire sur ce sujet.

La mobilité est quelque chose que me tient beaucoup à cœur. Elle est extrêmement importante ; on ne devrait pas rester dans le même poste plus de dix ans. Elle devrait être obligatoire quand on change de corps. On ne peut pas progresser de la même manière si on reste trente ans dans le même laboratoire. C'est extrêmement néfaste. Personne n'est indispensable et je le prouve : je suis restée vingt ans à Bourbaki et Bourbaki continue à fonctionner d'une façon extraordinaire. Je suis partie de la SMF et ça fonctionne très bien actuellement : la SMF est très active, édite des revues, a d'autres activités d'édition. Cela c'est très bien développé. Si je partais de l'IHP, ça serait la même chose. Dans ma carrière, j'ai fait trois métiers différents. Cela demande un effort, mais je suis très contente de l'avoir fait. Si les mathématiciens ne m'avaient pas poussée, je ne l'aurais peut-être pas fait.

Avez-vous le sentiment que les mathématiciens vous ont aidée dans votre carrière au sens strict, pour obtenir des promotions, ou est-ce qu'ils y étaient complètement indifférents ?

Les bourbakistes étaient très sensibles à ce genre de question.

Comment vivez-vous le déroulement des carrières, les promotions ?

Il y a très peu de postes en mathématiques. On a du mal à passer les échelons, ou à changer de corps. Il y a à peu près quarante personnes qui sont promouvables de IE (ingénieur d'étude) à IR (ingénieur de recherche). J. Oesterlé a passé un temps fou à faire mon dossier de promotion IR. Je me renseigne pour savoir combien de postes étaient attribués au secteur. La réponse ? Zéro ou un. C'est lamentable. Un directeur se motive, prend du temps pour faire un dossier alors que de toute façon ça ne sert à rien. Je n'aime pas prendre le temps d'un chercheur, car mon but au contraire c'est de lui éviter de perdre du temps administrativement. Je suis catastrophée. Un autre exemple : il y a un concours interne qui se prépare en ce moment pour passer de IE à IR. J'ai des collègues qui le préparent depuis des années et des années et qui ne l'obtiennent pas. Cette année on a un poste. C'est dramatique. Il faudrait essayer de se battre.

Vous pensez que les ITA mathématiciens, je veux dire travaillant dans des laboratoires de mathématiques, sont moins bien traités ?

Ah oui ! Certainement, parce que nous ne faisons pas le poids. Nous sommes en concurrence avec l'INIST⁶ de Nancy, qui pèse lourd sur notre branche d'activité professionnelle (BAP)

Pourquoi avec l'INIST ?

Tout ce qui concerne l'information, la documentation, les bibliothèques, les secrétariats de rédaction etc. est rattaché à la BAP IV C'est un fourre-tout très vaste. On se retrouve avec des photogreveurs, des cartographes...

Comment sont constitués les jurys ?

On me demandait souvent de faire partie des jurys, de façon bénévole. Mais à partir du moment où il y a eu une indemnité, on ne m'a plus jamais demandé. J'ai vraiment l'impression que les concours, les jurys, sont entre les mains d'un petit groupe.

Quelle importance cela a-t-il ?

Si des ingénieurs du secteur SPM participent à des jurys, ils connaissent bien les contextes dans lesquels les concurrents travaillent et donc peuvent les défendre efficacement

⁶ Institut national de l'information scientifique et technique.

Des enseignants-chercheurs, mathématiciens, dans ces jurys, il y en a très peu ?

Pratiquement pas. C. Houzel en a fait partie quand il était à la SMF. Mais je ne sais pas si beaucoup des mathématiciens sont sollicités. C'est vrai que ce n'est pas très intéressant. Mais il faudrait qu'ils rentrent dans ces structures de façon à défendre leur personnel. Nous avons un peu l'impression que, de facto, les mathématiciens ne défendent pas leur personnel autant qu'ils le pourraient. Il faudrait une prise de conscience parmi les mathématiciens et que cette prise de conscience aboutisse à ce qu'ils soient plus présents là où les décisions sont prises.

Est-il vrai que les ITA qui travaillent dans les laboratoires plutôt que dans les administrations (centrale ou déléguées) sont défavorisés ?

Il y a une trop grosse disproportion entre les évaluations de travail. Je vais être plus claire : dans les administrations déléguées du CNRS, par exemple Paris B, les personnels font 37h30 en pointant. Les mêmes personnels avec les mêmes grades, les mêmes salaires, affectés dans des universités ou dans des laboratoires, en sont parfois à 25 ou 30 heures maximum, avec 8, 9, 10, 11 semaines de vacances ! Il y a une trop grande disproportion. Là je suis complètement d'accord avec ce qu'Allègre dit. Mais du coup, on ne peut pas défendre du personnel dans ces conditions. Ici à la bibliothèque de l'IHP, j'applique la règle de la fonction publique ; c'est-à-dire 32 jours de congé par an. Cela nous a permis d'ouvrir la bibliothèque toute l'année. Nous n'avons pas fermé du tout l'été 1997 et nous ne fermerons pas l'été 1998.

Est-ce que le fait que les laboratoires de mathématiques sont des structures relativement légères est un handicap pour les ITA de ce point de vue ?

Les ITA en math ne se présentent pas dans les concours, parce qu'ils sont un peu écœurés. Ou alors ils se sont présentés une fois mais pas deux. Pourquoi ? Laissez-moi vous donner un exemple. Au moment du concours, ils ne peuvent pas dire « je gère un laboratoire de tant de chercheurs, j'ai tant de millions à gérer, j'ai une délégation de signature ». A partir d'assistant ingénieur, il est normal d'avoir une délégation de signature.

Sinon le jury voit cela comme un signe de manque de confiance.

Exactement. Et cette situation est injuste. En définitive le personnel est en général dévoué. Je ne dis pas ça de façon péjorative. Le plus souvent, dans les secrétariats, on a à faire à des gens solides, efficaces, des vrais professionnels. Ca mérite qu'il y ait un retour. Mais je ne sais pas comment on peut y arriver.

Je vous remercie.